

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 9 février 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

Après notre Carnaval.

Comme pour donner tort aux détracteurs de notre carnaval, s'il en est, nos fêtes qui viennent de clore ont été les plus brillantes que la Nouvelle-Orléans ait jamais vues, et auront laissé aux étrangers nombreux qui nous sont venus de partout, l'impression la plus favorable. Ceux-ci ont d'abord pu se rendre compte de notre incomparable climat, puis ont apprécié l'hospitalité large de notre population.

Le ciel, lui-même, a voulu contribuer à l'éclat de ces fêtes, car il quelques fois au cours de la dernière quinzaine il s'assombrissait, s'il paraissait menaçant, grimaçant, ce n'était que pour un instant, car bien vite après il se rassérénait, s'éclaircissait et s'éclaircissait d'un radieux soleil qui venait sur la ville une chaleur à gâbler.

Mardi matin plus d'un cœur s'est serré lorsque une pluie torrentielle a inondé la ville et que l'horizon, à ses quatre coins, s'est chargé de nuages. Mais l'inquiétude n'a pas été de longue durée: à neuf heures le temps s'était mis au beau; la route céleste avait bleuie et le soleil, timide tout d'abord, ne tardait pas à se montrer dans tout son rayonnement.

C'est alors qu'il fut curieux de voir la ville s'animer; de toutes les directions arrivait le monde rue du Canal et dans les rues avoisinantes; chaque char déversait son contenu, tant et si bien, qu'à dix heures le grand boulevard d'extrémité à l'autre, présentait le spectacle le plus admirable qui se puisse concevoir; sur les balcons, les estrades, des milliers de personnes avaient pris place; et sur les trottoirs, sur les chaussées, s'élevait une mer humaine, ondoyante, qui roulait ses flots humains tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

Rex, dans la journée, comme dans la soirée ont fait l'émervaillement de tous; et la foule, s'est entortillée autour des masques de la rue; il y en avait qui se promenaient en groupes à pied, ou en voiture; d'autres seuls; et les grotesques étaient plus remar-

qués que les autres, ceux qui caractérisaient un personnage politique ou une institution. Les critiques n'étaient nullement sanglantes, et il y en avait de très spirituelles, de fort bien trouvées.

Dès hier matin, les étrangers qui n'étaient venus que pour assister à nos fêtes carnavalesques, ont quitté la ville en très grand nombre, enchantés de leur séjour parmi nous. Ils ont admiré notre ville qui, tous les jours se modernise, s'embellit, s'agrandit; ils ont constaté que si nous savons donner aux choses sérieuses de la vie la considération, l'attention qui leur sont dues, nous savons aussi, aux heures volées, nous récréer intelligemment sans pour cela être un peuple frivole, léger.

Et pendant ces quelques jours où la vie la plus intense s'est menée parmi nous par les étrangers anxieux de tout voir, de tout connaître; dans les rues des premières heures et sillonnant tous les quartiers de la ville, buvant les paroles des guides qui, à leur aise, leur contaient sans doute les histoires les plus fantastiques, un ordre parfait a régné. C'est que, il faut le reconnaître, le service de surveillance fait par la police était excellent. Sauf quelques coupeurs de bourses qui ont été piécés par la police et des gens avinés, en très petit nombre d'ailleurs, les fauteurs de la loi n'ont pas manifesté. Le peuple a été bon enfant; il a été d'humeur joyeuse; s'est livré à des mystifications de circonstance exemptes de malice; tout cela a contribué à l'agrément du séjour de nos visiteurs.

Comment "ils" donnent

Mme B. van Vorst, qui a publié dans la "Revue des Deux Mondes" des études sur l'Amérique qui ont eu le plus vif succès, publiées à Paris une série d'articles dont nous donnons aujourd'hui le premier.

Après une tempête qui a recouvert New-York d'un linceul de neige, le Bureau central dit de la "Charité organisée", a reçu, en moins de trois jours, une somme de 75,000 francs. Les riches envoyaient aux pauvres ce secours immédiat. D'ailleurs, au cours de cette même année, le total des dons directement distribués par les sociétés privées de New-York a dépassé six millions. Cependant, le secrétaire du Bureau, central déclare que, pour se secourir les uns les autres, les pauvres ont dépensé une somme de millions encore supérieure à ces largesses. Il affirme en connaissance de cause et sans produire de statistiques: les pauvres, eux, n'en publient pas.

J'en voudrais dire ici, non pas combien ces pauvres donnent, mais de quelle façon ils donnent. Et, sans doute, quand on cite en exemple les pauvres américains, on ne parle point de pauvres particuliers, dont les cœurs seraient exceptionnellement charitables, mais du pauvre lui-même. Les habitants de nos faubourgs, de misère sont des Européens, débarqués fraîchement, qui ont manqué leur chance, ou qui ne l'ont pas rencontrée encore.

Quand nous faisons leur connaissance ils sont déjà réduits à la détresse qui les oblige à demander du secours. Nous les jugeons sur cette attitude. Nous avons une tendance à croire qu'ils sont des quémandeurs. Au contraire, quand on les regarde

vivre à toutes les heures de leur existence, on s'aperçoit que, s'ils sont sans défiance devant la charité qui vient à eux, c'est qu'eux-mêmes ils pratiquent la générosité quotidiennement et sans réserve.

Nous avons, nous autres, des raisons de donner qui sont diverses. Il y a, par exemple, le jour de l'an avec les lourdes charges qu'il traîne après soi; puis ce sont les mariages, les souscriptions, les ventes, mille occasions conventionnelles, mondaines et obligatoires, qui nous forcent à entreouvrir, bon gré mal gré, notre escarcelle.

Les pauvres, eux, n'ont qu'une raison de donner: par amour pour le prochain. Ce sentiment est chez eux si spontané qu'il se manifeste avec les mêmes caractères chez l'homme, chez la femme et chez l'enfant.

Je revois, dans l'affreuse Water street une pauvre femme écossaise, Mme Craig. Sa peine est grande, car son mari est parti pour travailler dans les mines de l'Ouest. Il n'a pas encore gagné assez d'argent pour faire venir sa femme et ses enfants, une fillette de dix ans, un bébé de six mois. Et Mme Craig est bien bas. On la descend de son logis sur un brancard pour la coucher dans une voiture d'ambulance. Les philanthropes qui la visitent ont décliné que, tandis que l'on la soignerait à l'hôpital, ses deux enfants seraient recueillis dans un asile.

Mais Mme Craig, qui maintenant est dans la rue, avec la foule des curieux amassée autour d'elle, tourne misérablement la tête sur son brancard. Des yeux elle cherche son bébé. Que deviendra-t-il entre des mains d'inconnus?

Il y a là une femme allemande, une petite veuve qui nourrit trois enfants par son travail et qui habite le rez-de-chaussée de la maison. Elle a surpris ce regard de détresse. Elle s'avance et dit: —Ne vous tourmentez pas pour votre bébé. Il n'ira pas à l'asile. Je vais le prendre chez nous. Quand la voiture d'ambulance a été partie, j'ai demandé à cette brave créature: —Sans doute, cette malade est une de vos parentes? —Une amie?

La veuve a secoué la tête et elle a répondu: —Non. Nous ne nous connaissons pas beaucoup. Mais on ne peut pas voir souffrir une voisine.

Cette fois, c'est un homme, un ouvrier français, qui est en cause. Son aventure m'a été contée par un philanthrope curieux qui avait voulu voir de ses yeux le milieu du travail américain, et qui avait pris des vêtements d'ouvrier pour y pénétrer incognito. Ce Français avait emprunté à celui qu'il prenait pour un camarade une première somme d'argent, puis une seconde, puis une troisième; quarante francs en tout. A la quatrième demande, le prêteur opposa un refus.

Il avait le sentiment qu'on l'exploitait. Il déclara: —Moi-même, en ce moment, je suis très gêné. Quelques jours plus tard, l'ouvrier français disparaissait.

Pour échapper à sa dette? Non. Car, à la fin de l'année, il envoya deux cents francs à celui qui l'avait aidé. Une lettre accompagnait les billets. Elle disait: —La dernière fois que nous sommes vus, vous m'avez conté que les choses n'allaient pas bien pour vous. Moi j'ai eu de la chance. Alors, j'ai mis cela de côté à votre intention.

Et le docteur se demandait avec étonnement: —Voulez-il donc que Suzanne pour épouser l'autre et lui apporter la fortune de la morte? Ils se regardaient les uns les autres sans oser se poser cette question qui pourtant leur venait aux lèvres. Tout à coup le marquis dit: —Pourquoi nous occuper du passé? N'est-il pas irréparable? C'était vrai.

La présidente et Gerorgette reposaient dans le cimetière d'Orville et, victimes du même désastre, partageaient la même tombe. C'était Suzanne qu'il fallait arracher aux dangers du présent et de l'avenir.

Or, dans le factum que Faugue appelait si justement son procès-verbal, toute la journée de misère était relatée avec d'intéressants détails. L'agent avait exécuté ses obligations en conscience. Le monsieur distingué du boulevard Saint-Michel dont il signalait le déjeuner en compagnie de Georges Dufresne dans un restaurant voisin du Luxembourg ne pouvait être que Paul Tavernier.

D'un autre côté, poignée Dufresne avait conduit son compagnon à la gare Saint-Lazare dans l'après-midi, il n'était pas douteux que celui-ci ne fût arrivé dans la soirée à l'Orléans et n'y eût passé la nuit.

Le docteur attendait donc sa visite avec impatience. Il sortit dans le parc avec ses deux amis. L'espérance renaissait en lui et sa bonne figure, si préoccupée auparavant, reprenait son expression ordinaire de calme et de sérénité.

Après la déclaration de Lazare Crépinet, le criminel oserait-il résister à ses volontés? C'était impossible. Les deux anciens officiers poussaient de même. Et tous trois, dans l'œuvre de justice et de salut entreprise en commun, ils songeaient uniquement à Suzanne, inspirés et réunis par trois amours égaux et divers, tendresse de grand-père, de frère et d'amant.

Cette fois la scène se passe dans une école d'un très pauvre faubourg new-yorkais. Les enfants sont assidus comme des soldats à l'exercice, car tout le monde, ici, a la passion d'apprendre. La maîtresse a remarqué les absences d'une de ses écolières. Elle l'interroge à son retour. Elle lui demande si on a été malade? La petite répond que le pain manquait à la maison et qu'elle a eu honte de se présenter à l'école si affamée.

Toutes les camarades avaient entendu et personne n'avait dit mot. Mais, le lendemain, une procession de fillettes, hautes comme le pouce, défila, avec mystère, devant la chaire de la maîtresse. L'une apportait une pomme, l'autre un morceau de pain. Personne n'avait les mains vides. Or, en déposant leurs offrandes, les enfants murmuraient: —Pour Mary.

Ainsi toutes les circonstances de la vie des pauvres sont pour eux, de la naissance à la mort, l'occasion de pratiquer le fraternel entraide.

J'ai connu à Chicago une ouvrière qui, à la veille de mettre un enfant au monde, avait été abandonnée par son mari. Comme la malheureuse n'avait pas de quoi payer son terme on allait la chasser. Elle ne savait où aller. Une brave voisine qui n'avait qu'une chambre s'offrit à la recevoir pendant toute la durée de ses couches.

—Mais que ferez-vous de votre mari, pendant ce temps-là, ma chère madame? —Et bien! c'est le printemps... Il ira coucher dans le parc. Et ce fut ainsi que la chose se passa.

Le mari déclarait: —Heureusement il n'a pas pu. Cette charité si tendre ne se limite pas à ce qui est utile. Les pauvres, qui, si souvent manquent du nécessaire, vont, quand ils donnent, jusqu'au luxe.

Dans une famille sur laquelle s'était acharné le malheur, j'ai vu mourir un certain petit Jim. C'était un enfant de quatorze ans. Il n'avait pas réussi à remplacer auprès des siens son père qui était à la mort à l'hôpital. Là dessus, le désespoir était entré dans cette âme découragée et Jim, un soir, s'était jeté dans la cour, par la fenêtre.

Ce fut, dans tout le quartier, un grand deuil. Les gens allaient disant: —Cet enfant-là était trop bon pour vivre.

Ils firent une collecte qui produisit trois cents cinquante francs et ils l'apportèrent à la pauvre mère. Elle remercia et répondit: —Cet argent-là appartient à Jim. Je n'en toucherai pas un sou.

Alors on acheta des fleurs. B. van Vorst.

THEATRES.

TULANE.

L'excellente troupe qui joue cette semaine au Tulane a donné hier, devant des salles archicomplètes, deux très bonnes représentations de "Little Nemo", la délicieuse féerie qui tient l'affiche cette semaine.

Une dernière matinée à prix populaires sera donnée samedi. La semaine prochaine "The Climax" la splendide comédie-dramatique de Joseph Weber, qui pendant plus d'un an a été jouée sans discontinuer sur la scène d'un des principaux théâtres de New-York.

VI.

EN MISSION.

Lorsque Paul Tavernier se leva dans sa chambre de l'Orléans, vers neuf heures, son premier soin fut d'ouvrir ses fenêtres pour respirer l'air pur et prendre un bain de fraîcheur matinal.

Le second fut de procéder à sa toilette avec l'attention scrupuleuse qu'il y apportait, et le troisième de récapituler ce qu'il avait à faire dans sa journée. Elle devait être bien remplie. Que de changements dans ce

pays et le petit monde de ses connaissances depuis sa dernière visite! Il y revenait avec une mission et cette mission était des plus graves puisqu'elle devait marquer une étape capitale dans l'existence de son "ami" Georges Dufresne et de Suzanne.

Il décida que c'était elle qu'il verrait d'abord, à moins que le hasard ne le mit à l'improviste en présence du vieux docteur Bernay avec qui il devait traiter l'affaire de la séparation des deux époux.

Théâtre de l'Opéra.

C'est devant une salle très convenablement garnie qu'a eu lieu à l'Opéra, hier, l'avant-dernière soirée de la saison; on y donnait Le Jongleur de Notre-Dame et Paillasse, deux opéras qui ont été goûtés par notre parterre, cette année, parce qu'ils avaient d'excellentes interprètes.

Ce soir aura lieu la clôture de la saison; La Traviata sera chantée en la circonstance. Nous l'avons dit: deux-cent-dix membres de la Convention des journalistes qui siége dans le moment en ville, ont été invités à assister à cette représentation qui sera brillante, nous n'en voulons pas douter.

Demain, la troupe entière se mettra en route; elle entreprendra une tournée qui durera jusqu'à la fin du mois d'avril, si rien n'y met obstacle.

Nous ne saurions dire quel sort, bon ou mauvais, l'avenir réserve à notre scène lyrique; mais nous gardons la ferme espoir qu'il sera bon, c'est-à-dire que les portes du théâtre de la rue Bourbon ne resteront pas closes l'an prochain.

Notre tâche de chroniqueur est terminée; nous l'avons remplie humblement et honnêtement, et sommes heureux d'avoir été bienveillant toujours, indulgent pour tous. Dans une troupe nombreuse il est impossible que tous les sujets aient une égale valeur artistique; nous n'avons cependant pas tenu compte des irrégularités dans la distribution de nos éloges; à chacun, nous avons fait la part large. Si tout le monde est content tant mieux!

La conscience du devoir pleinement accompli, voilà pour nous l'important. Nous voulons que notre dernier mot soit un remerciement à l'adresse des artistes qui, au cours de la saison, nous ont permis d'apprécier leur souci de la bienséance.

CRESCENT.

Deux représentations de "The Girl of the Golden West", le drame populaire qui tient l'affiche au Crescent, seront données aujourd'hui. Cette pièce depuis la première dimanche dernier a obtenu un succès considérable qui va toujours en s'accroissant. A partir de dimanche soir et toute la semaine prochaine, la direction du Crescent offre à ses habitués la délicieuse comédie musicale qui a pour titre "A Stubborn Cinderella". Les places réservées pour cette série de représentations sont mises en vente à partir d'aujourd'hui.

ORPHEUM.

En matinée comme le soir la salle de l'Orpheum est remplie. Les divers numéros de vaudeville qui composent le programme sont très variés et excellentement exécutés. Un programme de premier ordre est préparé pour la semaine prochaine.

Lugubre découvertes.

Cleveland, O., 9 février.—On a trouvé aujourd'hui dans une maison de l'avenue Riverside, à Cleveland, les cadavres de John Janowski et de sa femme lardés de coups de couteau. Leur décès paraissait remonter à trois ou quatre jours. Une voisine a déclaré que les deux époux, dans la nuit de samedi à dimanche, s'étaient livrés à une orgie en compagnie d'un étranger. La police a ouvert une enquête et recherche activement ce mystérieux personnage.

FONDS DE SECOURS AU PROFIT DES Victimes des Inondations en France.

Table listing donors and amounts for the relief fund in France. Donors include E. L. Kiefer, J. Walter Baqué, W. L. Daubé, F. Borgemeister, J. M. Klopé, John Planché, W. McCay, F. L. Ramos, C. Varoux, Aloïse Saloun Jr., W. J. Fisher, J. W. Atkinson, F. Pozzi, A. V. Saucier, Jeff. Schonekas, J. L. Benton, L. Laumann, F. Schirffe, L. Moss, P. H. Poutz, F. Cau.

Total des souscriptions précédemment recueillies et publiées: 86,414 80. Aug. Seley: 30. N. Lassalle: 1. Mme H. Berrier: 1. En mémoire de John Rykoske: 2. A. B. Griswold & Co. Ltd.: 10. Banque de Donaldsonville, Lne.: 25. F. A. Brunet: 43. P. H. Montreuil: 5.

SUICIDE.

Athens, Grèce, 9 février.—Après avoir donné un dernier baiser à sa femme et à son fils âgé de 11 ans, B. A. Sims, un négociant bien connu de cette ville, s'est retiré dans une chambre adjacente et s'est brûlé la cervelle avec un revolver. On attribue cette funeste détermination à son mauvais état de santé.

Mort de Mme Félix Quesnot.

Bien des personnes en ville seront vivement surprises d'apprendre la mort de Mme Félix Quesnot, survenue hier, à cinq heures de l'après-midi, à la suite d'une maladie de courte durée. Mme Quesnot a succombé à la maladie de Bright aggravée de la grippe, et n'a été atteinte que huit jours. La défunte depuis des années tenait rue Royale un magasin de livres d'occasion et de journaux. C'était une femme d'éducation et d'entretien d'une famille excellente. Elle était née à Genève et était venue en Amérique toute jeune, s'y était mariée et habitait la Nouvelle-Orléans depuis une cinquantaine d'années. Elle avait été institutrice, a beaucoup voyagé et parlait langues: le français, le russe, l'italien. Il y a bien des années elle avait tenu à la Nouvelle-Orléans une école. Elle avait eu trois enfants un seul, M. Marcel Quesnot vit, un fils qu'elle aime qu'elle en était aimée. Mme Quesnot est morte elle avait vécu en bonne et heure jusqu'à son heure dernière restée consciente et a reçu les consolations de sa religion.

FAITS DIVERS.

Convention de l'Association des Editeurs.

Les membres de la National Editorial Association, au nombre de 200, qui doivent tenir leur convention annuelle jeudi et vendredi à la Nouvelle-Orléans, sont arrivés la nuit dernière par voie de l'Illinois Central. Ils étaient attendus à la gare de l'Union par une nombreuse délégation néo-orléanaise qui les conduits à l'Hôtel Grunewald. La Convention s'ouvrira jeudi matin sous la présidence de M. Nevin Pomeroy, président de l'Association nationale. Le maire Behrman souhaitera la bienvenue aux délégués, au nom de la ville et le gouverneur Sanders, au nom de l'Etat. Jeudi soir les délégués assisteront à la représentation de "La Traviata" à l'Opéra Français. Vendredi ils feront une promenade dans le port à bord du vapeur J. S. et samedi matin, après le journelement de la Convention ils s'embarqueront sur un navire de la United Fruit Company à destination de l'Isthme de Panama qu'ils visiteront pendant une quinzaine de jours.

HOTEL DE VILLE.

Le maire Behrman a reçu hier matin une lettre de la Société d'Agriculture de la République Argentine annonçant qu'une exposition internationale serait tenue à Buenos Ayres dans le courant de l'été, à partir du 15 mai, et invitant les industriels et commerçants néo-orléanais à s'y faire représenter. Cette lettre ajoutait que le délai d'inscription avait été fixé au 31 décembre, mais que le comité avait résolu de le prolonger jusqu'au 1er mars afin de permettre aux commerçants étrangers qui le désirent de se faire inscrire.

Napoléon Ier sur son lit de mort.

Le conservateur de la Bibliothèque de Howard, M. Wm. Beer, nous apprend qu'un Anglais récemment arrivé à la Nouvelle-Orléans a en sa possession un portrait de Napoléon Ier sur son lit de mort, et qu'il l'apportera à la Bibliothèque aujourd'hui à quatre heures de l'après-midi. Ceux qui le voudront, pourront l'aller voir; ils y sont cordialement invités.

ARRESTATION.

Frank Busoni et Joseph Lamarque, ont été arrêtés à l'angle des rues Calabrese et Mandeville, hier après-midi, par l'agent de police Belski. Ils avaient en leur possession un ocheon qu'ils essayaient de vendre à vil prix.

VOL.

Pendant que Henry Zambelli demeurant rue Royale 1037 se trouvait à l'angle des rues Canal et Royale, l'avant-dernière soirée, un adroit pick pocket lui a pris son portefeuille contenant \$1.

Volour arrêté.

Leney Parker, un voleur bien connu de la police, a été arrêté à l'angle des rues Poydras et Saratoga, hier après-midi, par les détectives Gorman et Kennedy. Il est accusé d'avoir commis un vol dans le magasin de chaussures de Harris Dultz, rue Rampart, 445.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 56 Commence le 29 Octobre 1899

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT.

PAR CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

Un drame du mariage

XV

—PRESENTATION I

(Suite.)

Il apportait une lettre sur l'enveloppe de laquelle on lisait en gros caractères cette mention:

"Pressé." Le sieur Fauque avait tenu, comme on l'a vu, à justifier la confiance dont le docteur Bernay l'honorait, sur la recommandation de son ami Boisgillaume.

Dès qu'il eut parcouru ce fidèle compte-rendu, le vieillard rappela ses deux compagnons auprès de lui. La cause? Elle devenait assez claire. Georges Dufresne aimait ailleurs.

Il avait une liaison, une maîtresse assez belle pour lui engendrer toutes sortes de folles, assez violente peut-être pour le pousser à toutes sortes d'infamies et de crimes.

Cela, on pouvait le supposer. Ainsi, rien ne le retenait, ni deuil ni scrupules. Au moment où il venait de perdre sa fille — et de quelle mort! — il n'avait même pas la pudeur d'attendre un simple délai de convenances pour retourner à sa vie de plaisir et de débauches.

Cependant on peut être un cynique débauché, un libertin, un mari infidèle, sans tomber dans l'infamie d'un crime aussi odieux que celui d'Etélar.

Il restait donc une ombre de doute dans l'esprit du docteur et de ses amis, non sur la culpabilité du mari de Suzanne, mais sur le mobile de son crime et sur ses projets qu'il ne pouvait entrevoir qu'obscurement encore.

Et le docteur se demandait avec étonnement: —Voulez-il donc que Suzanne pour épouser l'autre et lui apporter la fortune de la morte? Ils se regardaient les uns les autres sans oser se poser cette question qui pourtant leur venait aux lèvres.

Tout à coup le marquis dit: —Pourquoi nous occuper du passé? N'est-il pas irréparable? C'était vrai.

La présidente et Gerorgette reposaient dans le cimetière d'Orville et, victimes du même désastre, partageaient la même tombe. C'était Suzanne qu'il fallait arracher aux dangers du présent et de l'avenir.

Or, dans le factum que Faugue appelait si justement son procès-verbal, toute la journée de misère était relatée avec d'intéressants détails. L'agent avait exécuté ses obligations en conscience. Le monsieur distingué du boulevard Saint-Michel dont il signalait le déjeuner en compagnie de Georges Dufresne dans un restaurant voisin du Luxembourg ne pouvait être que Paul Tavernier.

D'un autre côté, poignée Dufresne avait conduit son compagnon à la gare Saint-Lazare dans l'après-midi, il n'était pas douteux que celui-ci ne fût arrivé dans la soirée à l'Orléans et n'y eût passé la nuit.

Le docteur attendait donc sa visite avec impatience. Il sortit dans le parc avec ses deux amis. L'espérance renaissait en lui et sa bonne figure, si préoccupée auparavant, reprenait son expression ordinaire de calme et de sérénité.

Après la déclaration de Lazare Crépinet, le criminel oserait-il résister à ses volontés? C'était impossible. Les deux anciens officiers poussaient de même. Et tous trois, dans l'œuvre de justice et de salut entreprise en commun, ils songeaient uniquement à Suzanne, inspirés et réunis par trois amours égaux et divers, tendresse de grand-père, de frère et d'amant.

Lorsque Paul Tavernier se leva dans sa chambre de l'Orléans, vers neuf heures, son premier soin fut d'ouvrir ses fenêtres pour respirer l'air pur et prendre un bain de fraîcheur matinal.

Le second fut de procéder à sa toilette avec l'attention scrupuleuse qu'il y apportait, et le troisième de récapituler ce qu'il avait à faire dans sa journée. Elle devait être bien remplie. Que de changements dans ce

pays et le petit monde de ses connaissances depuis sa dernière visite! Il y revenait avec une mission et cette mission était des plus graves puisqu'elle devait marquer une étape capitale dans l'existence de son "ami" Georges Dufresne et de Suzanne.

Il décida que c'était elle qu'il verrait d'abord, à moins que le hasard ne le mit à l'improviste en présence du vieux docteur Bernay avec qui il devait traiter l'affaire de la séparation des deux époux.

Il n'ignorait pas, depuis qu'il fréquentait Orville-le-Grand et les familiers de Suzanne, que le docteur avait l'habitude de sortir vers midi et demi ou une heure, après son déjeuner, pour voir ses malades, et il prit le parti de n'arriver à Orville-le-Grand qu'à ce moment.

Sa résolution adoptée, il descendit au jardin. Point de Crépinet! Rien dans les communs, rien au jardin ni de quelque côté qu'il se tournât.

Qu'était-il devenu? L'avocat pensa d'abord qu'en ne le voyant pas paraître, Crépinet était sorti pour quelque course. Certainement il ne songerait pas à la mésaventure nocturne arrivée à cet incorrigible braconnier.

Le bossu lui avait répété si souvent et avec tant de conviction qu'il n'avait peur de rien et ne redoutait aucune embûche ni aucune surprise qu'il finissait par le supposer imprenable.

Cependant comme il ne revenait pas et que les heures s'écoulaient, il s'inquiéta à la fin des moyens de locomotion à l'aide desquels il pourrait transférer sa personne à Orville-le-Grand et de ceux d'après sa faim qui commençait à se faire sentir. Il n'eut pas de peine à découvrir sous une remise la bicyclette de son ami Dufresne. Son transport était donc assuré.

Dès lors, il n'avait plus à songer qu'à son estomac. Que faire? Le plus simple était de descendre de son pied léger à Villequin, ce qui n'était ni long ni difficile, et de déjeuner au Lion d'argent où il était avantageusement connu. Il s'arma d'une canne et s'en alla tranquillement, en flânant, par les bords de la Seine jusqu'au bourg.

Chemain faisant, il songeait, en regardant les eaux laiteuses sous un ciel voilé de brume: —C'est là qu'il a failli la tuer! Pour lui, malgré les protestations de Dufresne, le crime était évident.

L'enchaînement des faits le prouvait aux yeux clairvoyants de l'avocat.

Toute la comédie de la conversation du mari de Suzanne, son éloignement de Paris, son appa-

rente renouveau à la blonde protégée de Gabrielle, n'avaient en qu'un but, masquer hypocritement ses criminels desseins et attirer ses victimes dans le piège qui leur était tendu.

Tavernier n'en doutait pas! Il s'épouvantait lui-même de la profondeur d'une telle scélératesse!

A ses yeux, ni la folie d'une passion exaltée, ni l'aveuglement d'un amour éperdu n'excusaient cet horrible forfait.

En présence de l'énormité du crime, ses désirs personnels de vengeance contre ce Dufresne qui l'avait trahi jadis, dans un de ces emportements auxquels sa nature brutale ne savait pas résister, disparaissaient sans retour.

Il ne lui restait que la volonté d'arracher de ses mains indignes la femme adorable dont le charme l'avait gagné en dépit de son égoïste nature et que ses malheurs lui rendaient presque sacrée. D'ailleurs ne serait-ce pas là sa plus cruelle vengeance? Livrer ce grand coupable à ses remords, n'était-ce pas la plus atroce punition que pût le frapper? A la vérité, la blonde Valentine lui restait!